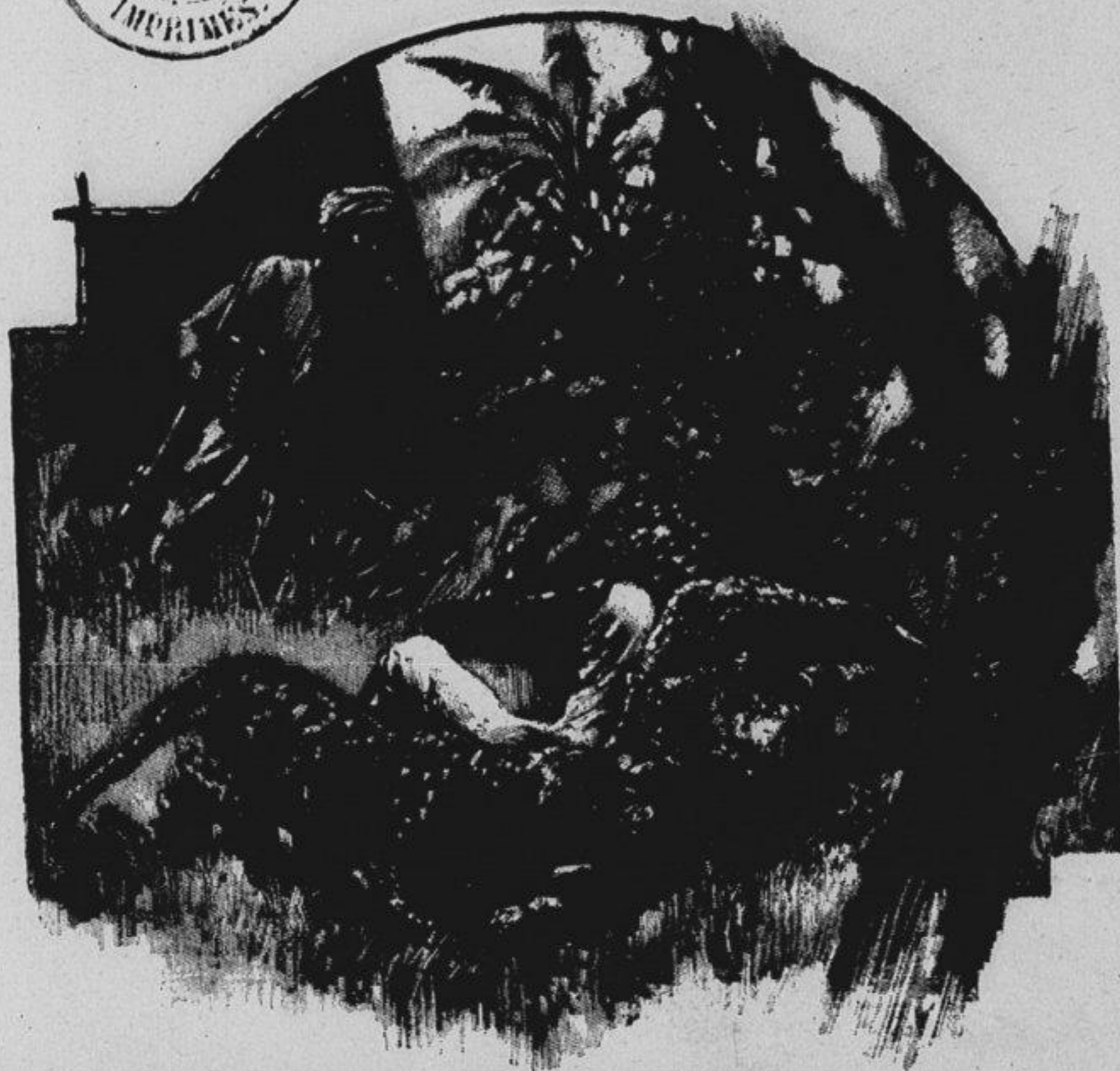


# LE COUREUR DES JUNGLES



PAR

LOUIS JACOLLIOT



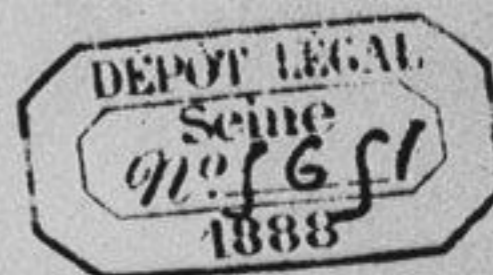
ÉDITION ILLUSTRÉE PAR H. CASTELLI

PARIS

C. MARPON ET F. FLAMMARION, ÉDITEURS

RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON

—  
Tous droits réservés.



Il fut convenu que le jeune Siva-Tomby, frère de Rama, serait attaché à la personne d'Edward en qualité de compagnon et de guide, et qu'il ne le quitterait plus. Après mille recommandations de veiller avec soin sur lui et sur sa sœur pendant la traversée de Ceylan à Pondichéry, le Serdar, entièrement rendu à ses graves préoccupations et aux grands projets auxquels il avait voué sa vie, annonça à celui qui pour tout le monde n'allait plus être que le comte Edward de Montmaur de Montmaurin, que le moment était venu de se séparer.

Au lieu de lui présenter la main, comme à un gentleman dont on vient de faire la connaissance, le Coureur des jungles lui tendit les bras dans lesquels le jeune homme se précipita avec une réelle effusion.

— Adieu, mon enfant, lui dit l'aventurier avec une expression de voix attendrie; adieu, et à Pondichéry...

Les deux hommes accompagnèrent Edward et Siva-Tomby jusqu'aux premiers champs cultivés, pour les défendre contre les fâcheuses rencontres qu'ils auraient pu faire; puis, arrivés à la grande route de Pointe-de-Galles à Kandy, où il n'y avait plus rien à risquer des fauves, ils les quittèrent pour aller relever en toute hâte Narindra et Samy de leur faction au lac des Panthères et se rendre avec eux à la recherche du général.

#### CHAPITRE IV

Qu'est devenu Barnett? — La chasse dans la jungle.

La grotte. — Attaqué par un rhinocéros. — Inutiles appels. — Combat d'Audjalli dans la jungle. — Sauvé!

Pendant que le Serdar et Rama-Modely, sans nul souci des dangereux hôtes qu'ils pouvaient rencontrer, gravissent les pentes escarpées du Somanta-Kounta, nous allons revenir un peu en arrière, et savoir quels graves motifs avaient pu retenir Bob Barnett si longtemps loin de ses amis.

Quelque insouciant qu'il fût, le général n'était pas homme à leur causer de propos délibéré d'aussi mortelles inquiétudes, et nous allons voir qu'il lui était impossible de se dégager seul de la terrible situation où il s'était placé sans le vouloir.

Lorsqu'il reçut du Serdar, avec la joie que nous avons vue, l'autorisation d'aller chasser quelques heures, son plan bien arrêté était de

négliger absolument la poursuite de la grosse bête, telles que buffles, sangliers, cerfs, qui aurait pu l'entraîner trop loin, pour tuer seulement un ou deux lièvres et un couple de dindonneaux, dans le but profondément utilitaire d'augmenter l'invariable menu servi chaque jour par Narindra et Samy, et qui se composait, ainsi qu'on le sait, de galettes de riz et de café édulcoré au jus de canne, nourriture à peine bonne pour les volailles, disait le général, et les Indous qui y étaient habitués.

Or, en sa qualité de chasseur émérite, à qui il suffisait d'inspecter la jungle pour voir immédiatement par la seule configuration des lieux à quel gibier il aurait affaire, selon la nature et le plus ou moins d'abondance de la végétation, il avisa de suite, tout au bas de la vallée, une sorte de tapis de mousses aquatiques et de roseaux, dont la présence par tout pays indique ordinairement un marécage, puis il se dit, avec la haute intelligence qui le caractérisait, que là où se trouvait un marécage on devait être à peu près certain de rencontrer du gibier d'eau; et, tout joyeux de son raisonnement, il aperçut déjà dans sa pensée une demi-douzaine de sarcelles flanquées de quelques bécassines bien grasses et tournant à la broche de campagne, devant un feu clair, pour le souper du soir.

Ce doux mirage gastronomique était des plus faciles à réaliser, car la gente palmipède qui vit et pâture au milieu des marais de Ceylan, n'étant jamais troublée par les habitants qui ne chassent pas et ne mangent pas de sa chair, arrive à se développer dans une telle proportion, qu'il suffit de quelques coups de fusil pour s'en procurer la quantité que l'on désire.

Chemin faisant, un superbe lièvre ayant eu l'imprudence de déboucher à trente pas devant lui, Bob Barnett le coucha par terre avec la rapidité de l'éclair, et l'ayant mis dans son carnier, continua sa route vers le lieu qu'il se proposait d'atteindre et qui était situé au fond même de la vallée. Au début, il avait rencontré une succession de petits plateaux qui lui avaient rendu la marche des plus faciles; mais peu à peu la descente devint plus accidentée, et il fut obligé, laissant sa carabine au repos, de s'aider des branches d'arbres et des tiges de bambous, afin de ne pas arriver au fond de la vallée plus vite qu'il ne l'eût désiré. Aussi loin que sa vue pouvait porter, il n'avait sous les yeux que d'immenses étendues de forêts dont l'épais feuillage suivait les capricieuses ondulations du terrain, jusqu'au delà de la passe d'Anoudharapoor, qui terminait, du côté de l'Est, une espèce de cirque entouré d'inaccessibles ravins d'où on ne pouvait sortir que par cette passe, ou en remontant l'aride pente que Barnett avait choisie pour descendre.

Ce bassin, qui forme un parallélogramme très allongé, n'a pas plus de quatre à cinq lieues de large, mais il s'étend depuis le Somanta-Kounta

usqu'aux ruines de l'antique cité d'Anoudharapoor, construite à la sortie même de cette immense dépression de terrain, qui formait comme une vaste coulée de verdure, entourée de montagnes presque verticales sur une longueur de seize lieues environ. Il n'existait, pour en sortir ou y entrer, que la passe dont nous venons de parler, car le ravin par lequel Barnett avait tenté la descente exigeait de telles précautions, accompagnées d'un tel déploiement de forces musculaires, qu'il ne pouvait sérieusement être considéré comme un chemin praticable.

On eût dit que la nature s'était complue à créer là une réserve pour les fauves, où ils pussent vivre et se développer en paix, sans que l'homme pût venir les troubler. Aussi des milliers de tigres, de léopards, de panthères noires y avaient-ils établi leur domicile de prédilection : c'est de là qu'ils s'élançaient la nuit par les pentes abruptes et envahissaient par groupes les contrées voisines, prélevant la dîme sur les troupeaux des habitants lorsque la chasse aux cerfs, aux sangliers, aux pécaris et au menu gibier, lièvres, chèvres sauvages, etc., n'avait pas été favorable ; là vivaient également de grandes troupes d'éléphants sauvages, dont les domaines s'étendaient jusqu'au lac Kendellé, dans la province de Trinquemalé. Il y avait aussi quelques couples de ce grand rhinocéros indien, dont la race, qui couvrait l'Asie sur la fin de l'époque tertiaire, va maintenant en s'éteignant, plus encore peut-être parce que les conditions de la vie ont changé pour lui sur le globe que par la guerre que l'homme lui fait. Rien, en effet, ne pourrait l'empêcher de se développer en paix dans les jungles et les immenses solitudes de l'Inde et de Ceylan.

C'est dans ce lieu que personne ne pouvait se vanter d'avoir traversé dans son entier, et d'où nul chasseur, au dire de Rama-Modely, n'était revenu, que Barnett avait été se livrer à son plaisir favori. Après deux heures d'efforts et d'exercices dignes d'un gymnaste, le général avait enfin pu atteindre le fond de la vallée.

— God bless me ! fit-il en relevant la tête pour se rendre compte du chemin qu'il avait parcouru ; comment ferai-je pour remonter là-haut ?

Mais cette pensée ne l'arrêta pas longtemps, et il se mit en devoir de gagner le marécage qu'il avait aperçu des plateaux supérieurs. Le lieu était tout entouré de grands roseaux-rotins et de bambous, il put donc en atteindre les bords sans donner l'éveil aux hôtes nombreux qu'il recélait.

Le premier coup d'œil qu'il jeta à travers le feuillage fut un ravissement... Des nuées de sarcelles, de pluviers dorés, de poules d'eau prenaient leurs ébats ou pâturaient à plein bec l'herbe courte du marécage, sans se douter de sa présence... Mais, ô jouissance ineffable pour un gourmet :

dans un coin se reposait paisiblement, avec des airs satisfaits de ventre plein, une bande de ces canards géants qui dépassent la taille de l'oie commune et que la succulence de leur chair a fait appeler dans l'Inde *canards brahmes*.

Tremblant comme un chasseur novice, Bob Barnett introduisit dans sa carabine une cartouche de plomb n° 3, qu'il jugea suffisante, vu la faible distance où se trouvaient ses victimes, trente à quarante mètres à peine, et s'étant allongé sur le sol pour tirer horizontalement, il visa avec soin dans la partie la plus compacte du groupe. Il avait eu soin au préalable, opération bien connue des chasseurs, de soulever un peu la bourre du plomb, afin que ce dernier, moins serré, s'écartât sur un plus large espace. Seuls la tête et le cou des canards émergeaient hors de l'eau, et leur immobilité était si complète qu'on eût dit des quilles enfoncées dans la vase.

Il tira, et, phénomène extraordinaire, provenant sans doute de ce que ces volatiles n'avaient jamais entendu de coups de fusil, au lieu de prendre son vol pour aller se mettre à l'abri plus loin, toute la gent emplumée, confondant sans doute ce bruit avec celui du tonnerre, si fréquent à Ceylan, où pas un jour ne s'écoule sans orage, se borna à interrompre ses occupations en regardant d'un côté et d'autre, sans cependant marquer une trop grande inquiétude.

Il en fut autrement lorsque Barnett, écartant le feuillage pour juger de son coup, se montra à l'entrée du marécage : un bruit assourdissant d'ailes et de cris s'éleva au même instant, et tous les aquatiques, gros et petits, s'envolèrent avec rapidité, pour aller retomber à une centaine de mètres du lieu où ils se trouvaient.

Bob put alors jouir de son triomphe : sept cadavres de canards brahmes étaient restés immobiles au milieu des flots, tandis que trois autres, blessés gravement, se débattaient dans les herbes où ils avaient pu se traîner, essayant vainement de prendre la fuite. Les achever et ramasser les autres qui étaient restés sur le coup fut l'affaire de quelques minutes, le marécage n'ayant pas de profondeur dans cet endroit.

En possession d'un lièvre et de ces dix canards géants, Barnett en avait sa charge ; comme il ne pouvait espérer faire l'ascension du Somanta-Kounta avec tout son gibier, il ne put s'empêcher de pousser un soupir de regret à la pensée qu'il allait être obligé d'abandonner une partie de ces belles pièces. Tout à coup, une idée subite lui vint : le soleil était encore très élevé sur l'horizon, et l'exercice violent auquel il s'était livré avait développé chez lui un vigoureux appétit ; il y avait longtemps que son estomac avait oublié les galettes de riz du matin. S'il se faisait rôtir deux de ces magnifiques

canards, il se sentait parfaitement de force à les faire disparaître ; c'était toujours autant qu'il ne serait pas dans la triste nécessité d'abandonner ou de porter, du moins sur ses épaules.

La décision fut prise presque aussi vite que la pensée était venue, et Barnett se mit en devoir de chercher un lieu convenablement disposé pour cette délicate opération gastronomique. Après avoir attaché ses différentes pièces de gibier avec une liane sèche, il longea le pied de la montagne et finit par découvrir une sorte de grotte naturelle qui s'enfonçait sous terre entre deux roches à pic qu'on eût dit taillées par la main de l'homme.

Barnett fit quelques pas dans l'intérieur, la carabine au poing, pour s'assurer qu'elle ne servait pas d'abri pendant le jour à quelque panthère : l'excavation, après s'être maintenue à une certaine hauteur pendant une vingtaine de mètres, finissait par s'abaisser brusquement et ne formait plus qu'un étroit boyau d'un mètre environ d'élévation, sur quatre ou cinq à peine de profondeur, et qui se terminait brusquement en cul-de-sac.

Ses yeux s'habituant peu à peu à l'obscurité, il put se convaincre qu'aucun animal ne s'y trouvait caché ; les fauves, du reste, préfèrent de beaucoup les broussailles en pleine forêt aux réduits naturels qu'ils peuvent rencontrer dans les rochers.

Il revint alors à l'entrée de la grotte, et après avoir disposé un bûcher de bois mort auquel il mit le feu, il pluma, vida et flamba, selon toutes les règles de l'art, les deux canards qu'il jugea les plus tendres et les plus jeunes, et les embrocha à l'aide d'une baguette de bois qu'il suspendit au-dessus du brasier sur deux bâtons de bouraos, terminés en fourche.

Les deux bêtes, qui avaient passé leurs jours au milieu de l'abondance, étaient recouvertes d'une belle couche de graisse couleur beurre frais, qui faisait plaisir à voir ; sous l'action de la chaleur, elles ne tardèrent pas à se dorer, mais lentement, sans précipitation, sous l'œil vigilant de Barnett, qui les surveillait en se passant la langue sur les lèvres avec une magistrale componction.

Pour la première fois, depuis qu'il avait mis les pieds à Ceylan, l'illustre général allait donc faire un repas digne d'un chrétien et oublier les fades galettes de la cuisine de Narindra.

Le moment précis que le rôtisseur habile doit saisir avec la vitesse de la pensée pour soustraire son œuvre à l'action du feu approchait, et Barnett, qui avait cueilli au passage quelques citrons, dans l'évidente intention de les utiliser pour la perfection de son œuvre, en pressait amoureusement le jus sur la peau des canards, qui, peu à peu, se couvrait de ces petites cloques sans lesquelles, d'après Brillat-Savarin, il n'y a pas de rôt réussi, quand

tout à coup un bruit insolite qui se produisit sous bois vint le distraire de son opération. On eût dit des branches de bois mort et des broussailles froissées sous un pas lourd et pesant.

Mais avant que Barnett eût eu le temps de réfléchir à ce qu'il devait faire, au moment où, le citron à la main, il levait les yeux dans la direction de la forêt, le bruit se mit à croître avec une rapidité inquiétante, et un énorme rhinocéros apparut tout à coup entre les deux roches qui conduisaient à l'entrée de l'excavation, où le général s'était placé pour éviter les courants d'air qui, en activant son feu, ne lui eussent pas permis d'être maître de son opération.

Cette précaution, qui décelait une précieuse science culinaire, fut ce qui le perdit ; car, retiré à l'extrémité de la petite tranchée qui précédait la grotte, il ne lui restait aucun moyen de fuite lorsqu'il aperçut le terrible visiteur.

L'aventurier était brave ; il en avait donné cent fois les preuves les plus téméraires : aussi, malgré le frisson de terreur qui lui parcourut tout le corps à cette subite apparition, ne perdit-il pas la tête ; mais la conservation de son sang-froid n'eut d'autre résultat que de lui faire comprendre immédiatement qu'il était perdu sans retour.

Cependant il sauta sur sa carabine, qu'il avait déposée à quelques pas ; avec la rapidité de l'éclair, il repoussa hors du tube mobile la cartouche de chasse qu'il y avait mise, pour la remplacer par une autre à balle conique et à pointe d'acier, et, en deux bonds, il se précipita dans l'intérieur de la grotte.

Le rhinocéros avait été aussi surpris que lui en voyant l'être singulier qui barrait l'entrée de sa demeure ; il hésita pendant quelques secondes sur le parti qu'il devait prendre, puis poussant un terrible rugissement, il se précipita tête baissée en avant ; mais Bob Barnett, qui avait prévu le coup, avait rapidement gagné l'étroit boyau qui terminait l'excavation dans lequel son colossal ennemi ne pouvait pénétrer. Malheureusement, obligé de s'y introduire à genoux, il laissa tomber sa carabine en accomplissant ce mouvement, et n'eut pas le temps de la reprendre, car le rhinocéros était déjà sur lui. Quand, arrivé au fond du petit tunnel, il se retourna, il ne put retenir un frisson d'horreur : la tête du dangereux animal, qui y avait pénétré tout entière, n'était pas à cinquante centimètres de lui, et il ne lui restait d'autre arme que son revolver, dont il comprit la nécessité de ne pas se servir.

Le rhinocéros est l'être le plus stupide de la création. Du moment où sa tête s'était introduite dans l'excavation, il était incapable de comprendre que le corps tout entier n'y pouvait pas passer également, et, pendant des heures, il



Audjâli était sur lui et le clouait sur le sol de ses deux longues défenses. (Page 53.)

allait rester là, essayant de forcer l'entrée du boyau et s'acharnant à vouloir saisir une proie qu'il voyait si près de lui.

Bob eût pu essayer de se débarrasser de cette obsession en tirant à l'animal quelques coups de son revolver, qui, en raison de son fort calibre, eût pu produire quelque effet sur lui; mais au moment où il allait tenter l'aventure, il abaissa subitement son arme : il venait de réfléchir subitement

que la balle à peu près inoffensive dans toute autre partie du corps du colosse, pouvait très bien le foudroyer sur le coup, si elle venait par hasard à pénétrer par l'œil jusqu'à la cervelle, et alors quelle horrible situation serait la sienne ! Bloqué au fond d'un étroit boyau dans lequel il pouvait à peine se retourner par une énorme masse de cinq à six mille kilogrammes, qu'il lui serait impossible de repousser, il devait s'attendre à cette épouvantable fin, de périr faute d'aliments, au milieu des odeurs délétères d'un corps en décomposition.

A tout prendre, la situation présente lui offrait cette chance probable, pour ne pas dire certaine, que le rhinocéros finirait par se lasser et que, dans tous les cas, la faim qui dompte les plus féroces animaux, tôt ou tard l'obligerait à sortir pour aller chercher sa pâture.

Il se trouvait, il faut le reconnaître, dans une position à faire perdre la tête au plus brave ; courbé en deux dans ce réduit de pierre, assourdi par les hurlements de rage impuissante de son colossal adversaire, il était, en outre, à demi-asphyxié par le souffle incommode et nauséabond de ce dernier qui, à chaque respiration, remplissait presque l'étroite cavité.

Nous devons dire que l'énergique Yankee supportait son sort avec un rare héroïsme. Quand il fut bien persuadé que les parois de sa prison étaient assez solides pour résister à tous les efforts de l'assaillant, il recouvra son entière liberté d'esprit, et l'espérance finit par rentrer dans son cœur. Il connaissait assez le Coureur des jungles et ses autres compagnons pour savoir qu'il ne tarderait pas à être secouru.

Si encore cette aventure ne lui était arrivée qu'une heure plus tard, au moment où convenablement lesté il se fût préparé à retourner auprès de ses amis, il eût au moins profité du repas succulent qu'il s'était préparé ; mais non, la fatalité avait voulu le priver de cette consolation gastronomique... Il ne pouvait, et cela se conçoit, digérer ses deux canards, si bien préparés, si bien à point, et qu'il n'avait pu manger.

— Ah ! capitaine Maxwell ! capitaine Maxwell ! murmurait de temps à autre dans son trou le brave général, encore un fameux article à ajouter à notre *débit* ; je crains bien, que lorsque je vous retrouverai, vous ne puissiez jamais me solder votre compte d'arriéré !

Et mentalement il ajoutait à sa fantastique tenue de livres :

— Ci.... deux canards, cuits à point, et le produit de ma chasse, perdus par la faute du sieur Maxwell ;

*Idem.* Plusieurs heures de faction au fond d'un trou avec un rhinocéros dans le dos..., également par la faute dudit.

— Et, certes, je n'exagère pas, se disait Bob Barnett au milieu des nom-

breuses réflexions auxquelles il avait tout le temps de se livrer. Si ce gredin de Maxwell n'avait pas fait prisonnier le rajah d'Aoude et ne m'avait pas, par la même occasion, chassé de mon palais, il est clair qu'il n'y aurait pas eu de révolution pour rétablir le rajah sur son trône; et s'il n'y avait pas eu de révolution, je ne me serais pas mis au service de Nana-Sahib et du Coureur des jungles en haine des Anglais; et ne m'étant pas mis au service....

Inutile d'aller plus loin, on voit d'ici par quelle enfilade de raisonnements et d'associations d'idées le grand maître de l'artillerie du rajah finissait par mettre sur le dos du capitaine anglais, sa bête noire, tout ce qui lui était arrivé de désagréable.

Quand il avait appris qu'à Hourdwar-Sicri c'était un officier du même nom, — les Maxwell sont aussi communs en Angleterre que les Durand et les Bernard en France, — qui avait commandé le feu, il s'était écrié avec conviction :

— C'est mon gaillard; il n'y a que lui pour commettre de pareilles infamies.

Et, sans sourciller, bien que cette affaire ne le regardât en rien, il l'avait ajoutée à son compte.

Cependant le rhinocéros avait fini par se fatiguer de l'incommode position qu'il avait prise, et il s'était retiré au milieu de la grotte, sans toutefois cesser encore d'observer son prisonnier, allongé tout de son long, le museau entre les pattes; il en arriva même à se calmer si complètement, qu'il s'endormit.

Chez cet être à cervelle exiguë, dont la mémoire est presque entièrement absente, les impressions sont d'une telle mobilité, qu'il passe souvent en quelques instants de la colère la plus aveugle à l'apathie la plus absolue, et il n'y aurait rien eu d'étonnant à ce qu'il finît par se lever et aller pâture dans la jungle, sans s'inquiéter autrement d'un ennemi qu'une heure auparavant il avait poursuivi avec un acharnement sans égal.

Mais le drame ne devait pas se dénouer d'une façon si paisible : la nuit était venue sans apporter aucun changement dans la situation respective des deux adversaires; l'obscurité était complète dans la grotte, et Bob Barnett, bien qu'il entendît les ronflements réguliers du colosse, n'osait profiter de son sommeil pour tenter de s'évader, car la non-réussite, c'était la mort assurée. Certes, il eût joué le tout pour le tout, s'il n'eût été certain que la nuit ne s'écoulerait pas sans qu'il lui arrivât du secours, et qu'en tous cas, dès l'aube, son ennemi qui jouissait d'un appétit formidable, comme tous ceux de sa race, serait forcé de sortir pour pâture.

La lune venait de se lever, éclairant seulement de sa pâle lumière

l'entrée de l'excavation, lorsque soudain le rhinocéros se leva, donnant des signes évidents d'inquiétude. Bientôt il se promena de long en large avec agitation, étouffant des bâillements prolongés qui, chez cet animal, sont toujours les avant-coureurs de violents accès de colère; et Barnett en était à se demander la cause de ce nouveau changement, lorsqu'un cri large et d'une majestueuse sonorité éclata soudain à une faible distance de l'excavation, et aussitôt le rhinocéros d'y répondre par un féroce grondement, mais sans sortir de son abri.

Quel était donc ce nouvel ennemi qui lui faisait peur, au point qu'il n'osait pas aller lui offrir le combat au dehors?

Un nouveau cri, plein de colère cette fois, se fit entendre presque à l'entrée de la grotte, et le messenger du Coureur des jungles apparut dans le blanc rayon que la lune projetait en ce moment entre les deux rochers de la tranchée.

Barnett, qui s'était avancé à l'extrémité de l'étroit couloir qui lui avait servi de refuge, le reconnut.

— A moi, Audjâli! à moi! lui cria-t-il aussitôt.

En entendant les sons de cette voix bien connue, l'éléphant s'élança dans la grotte, la trompe haute, en poussant ses appels de combat; et il marcha droit au rhinocéros qui l'attendait, ramassé dans un coin, ne cherchant pas la lutte, mais ne la fuyant pas non plus.

Ce fut un terrible spectacle que celui offert au général par ces deux bêtes, également acharnées et furieuses.

Lorsque Audjâli arriva sur le rhinocéros, ce dernier, la tête basse, le corps effacé, se jeta de côté pour éviter l'étreinte de son puissant adversaire, et revenant sur lui avec une agilité extraordinaire, chercha à lui enfoncer dans le ventre sa corne redoutable. Un éléphant novice y eût été certainement pris; mais Audjâli était un vieux lutteur que le chef des trains royaux du Maïssour avait formé à tous les genres de sport et de combat; plusieurs fois déjà, aux grandes fêtes données par le rajah, il s'était mesuré avec des animaux de la même espèce que son ennemi de ce jour, et il connaissait la seule et unique feinte dont use toujours instinctivement le rhinocéros; aussi avait-il fait un demi-tour sur lui-même avec une égale agilité, présentant à son adversaire son poitrail invulnérable. Dans ce premier choc, Audjâli chercha à saisir avec sa trompe la corne du rhinocéros; mais ce dernier l'évita par un recul habile, et tournant rapidement sur la droite, chercha à renouveler le coup qui venait d'échouer. Ce fut sa perte, car l'éléphant, évoluant dans le sens opposé, au lieu de chercher de nouveau à s'emparer de la corne de son ennemi, ce qui n'était point très facile avec la demi-obscurité

qui régnait dans ce réduit, lui détacha une épouvantable ruade de l'arrière-train, qui l'envoya rouler contre les rochers ; avant que le vaincu ait eu le temps de se relever, Audjâli était sur lui et le clouait sur le sol de ses deux longues défenses ; puis, s'acharnant sur son corps, il le piétina avec fureur, broyant de ses puissants pieds les os, la chair, la peau de son ennemi, jusqu'à ce qu'il ne présentât plus qu'une masse inerte et sanglante.

Bob Barnett, sorti enfin de sa prison, chercha à le calmer par de douces paroles ; mais il n'y parvint qu'après de longs efforts, tellement cet animal si bon, si affectueux en temps ordinaire, s'était exalté pendant la lutte. C'était un nouvel exploit, et non un des moindres, à ajouter à la liste déjà longue des services que le noble animal avait rendus à ses maîtres..., nous allions dire à ses amis, et l'expression n'eût pas été déplacée, car l'homme ne trouverait pas dans l'univers entier un être qui lui soit plus dévoué et plus fidèle que l'éléphant.

## CHAPITRE V

Nocturne apparition. — Terreur de Samy. — Guet-apens.

L'espion anglais. — Prisonniers. — La cour martiale. — Mystérieux avertissement.

Condamnés à être pendus. — Les dernières heures de Barnett. — La société des Esprits des eaux. — Le testament du Yankee.

Moins d'une heure après, Bob Barnett, monté sur le cou d'Audjâli, pour qui ce n'était qu'un jeu de franchir les pentes les plus abruptes, arrivait au plateau du lac des Panthères presque au même moment où le Coureur des jungles et Rama-Modely y faisaient eux-mêmes leur apparition.

Mis au courant de ce qui s'était passé, le Serdar n'eut pas le courage d'adresser des reproches à son ami, doublement heureux qu'il était, et de le revoir après l'avoir cru perdu sans retour, et de l'intelligence qu'Audjâli avait déployée dans toute cette aventure.

— Maintenant que nous voilà tous réunis, fit-il à ses compagnons, il s'agit, rien ne nous retenant plus ici, de ne pas tomber dans le piège que vont nous tendre les Anglais, et dont Rama a pu heureusement être prévenu à temps.

— Que se passe-t-il donc ? demanda Barnett.

— Une chose à laquelle nous devons nous attendre, répondit le Serdar.

## DEUXIÈME PARTIE

# LES JUNGLES D'ANOUDHARAPOOR

### LA VALLÉE DES CADAVRES

---

#### CHAPITRE PREMIER

Le départ. — Les nuits de la jungle. — La grotte du rhinocéros. — Une vision de Barnett. — Le conseil. — A la recherche des passes.

Lorsque le steamer qu'ils étaient venus saluer au passage eut disparu, les aventuriers se hâtèrent de redescendre dans la jungle, car sur le plateau où ils se trouvaient presque à mi-côte, ils pouvaient aisément devenir le point de mire du détachement de cipayes, que le gouverneur avait chargés de garder la passe supérieure de la montagne et qui, depuis plusieurs heures déjà, était rendu à son poste.

Une fois en sûreté, leur premier souci fut de se procurer des aliments, car on conçoit que la rapidité des événements qui s'étaient déroulés depuis la veille ne leur avait pas permis de renouveler leurs provisions et de chercher un gîte pour la nuit où ils fussent à l'abri des fauves, où ils pussent délibérer paisiblement sur le plan de campagne qu'ils allaient adopter, et duquel dépendait leur existence à tous. Cette fois, il ne s'agissait plus de soutenir une lutte avec des chances différentes de succès et de revers, et des forces à peu près égales à celles des adversaires : ils étaient seuls contre toute la garnison de Ceylan et des milliers d'indigènes, que l'appât d'une récompense allait soulever contre eux. Dans ce combat inégal, nul espoir de réparer le lendemain l'échec de la veille ; il fallait triompher ou mourir.

Le seul avantage qu'ils eussent, ou tout au moins croyaient avoir, était de pouvoir agir à leur moment, dès qu'ils se trouveraient prêts à affronter l'ennemi, sans craindre d'être surpris et cernés dans la vallée qui leur servait de refuge, car il eût été impossible au plus petit détachement de troupes d'y manœuvrer sans risquer de s'enliser dans les tourbières, d'être dévorés par les caïmans dans les marécages, par les jaguars et les panthères sous bois,

et de se faire décimer au milieu des jungles par une poignée d'hommes résolus.

Dans la revue des dangers et des obstacles qu'ils étaient obligés de vaincre, ils ne tenaient aucun compte du plus grave peut-être de tous, nous voulons parler du marché passé par Kichnaya avec sir William Brown, parce que cet important incident leur était inconnu.

Les agents de Rama-Modely cependant l'avaient prévenu de la présence d'un certain nombre d'espions dans la montagne, et lui-même les avait signalés au Serdar, avant que le guet-apens du Somanta-Kounta ne fût venu rendre leur participation aux poursuites indiscutable, mais aucun d'eux ne les croyait de taille à affronter leurs carabines dans les jungles.

Leur première préoccupation, celle de la nourriture, pouvait recevoir une facile solution : le gibier, ainsi qu'on l'a vu, était d'une telle abondance, qu'ils ne devaient rien avoir à craindre de la famine ; de plus, les marécages contenaient de grandes quantités d'ignames qui pouvaient facilement remplacer le pain ou les galettes de riz dont l'illustre Barnett ne ressentait que très médiocrement la privation. Quant aux fruits, on aurait pu nourrir une armée tout entière enfermée dans la vallée, avec les bananes qui s'y trouvaient. Les mangues, ce fruit cinghalais par excellence, s'y rencontraient à chaque pas ; quant aux goyaves, elles poussaient en buissons. La plupart des autres fruits des tropiques y étaient également représentés.

Pour le gîte, chose excessivement importante dans cette dangereuse contrée, Rama-Modely eût indiqué la grotte témoin des exploits d'Audjâli et du général, si la présence du cadavre du rhinocéros n'avait pas dû en faire pour le moment un séjour pestilentiel ; mais il connaissait plus loin d'autres excavations qui, quoique moins spacieuses, pouvaient très bien rendre les services passagers qu'on attendait d'elles.

C'était seulement lorsque les aventuriers auraient pu réparer leurs forces épuisées par les émotions de toute nature et les nuits sans sommeil, que l'importante question de la ligne de conduite à tenir pourrait être discutée avec le calme et l'attention qu'elle méritait.

La petite troupe suivit, au pied de la montagne, le chemin que Barnett avait déjà parcouru la veille, et le brave Yankee se mit à raconter à ses amis toutes les péripéties de son aventure avec le rhinocéros, à laquelle, jusque-là, les événements qui s'étaient succédé avec une si grande rapidité, lui avaient à peine permis de faire allusion.

Presque à jeun depuis la veille, il ne pouvait s'empêcher de soupirer en songeant aux deux canards gras, dodus et cuits à point, que la malencontreuse visite qu'il avait reçue l'avait contraint d'abandonner ; mais l'étang

qui recélait ces précieux palmipèdes n'était pas loin, et il se promettait une belle revanche.

— Si toutefois nous pouvons les retrouver au même lieu ! fit Rama, à qui il communiquait ses impressions : car le Serdar, absorbé par ses multiples pensées, marchait vigoureusement en tête, comme un homme qui sait le prix du temps.

— Quoi ! vous pensez, répondit Bob, que le trouble apporté par moi à leurs habitudes a pu les engager à changer de résidence ?

— Non, mais vous savez que dans la jungle les chacals sont presque aussi nombreux que les tiges de bambous ; or, le rhinocéros tué par Audjâli a dû les attirer par milliers, ils ont passé la journée suivante à se repaître de sa chair qui est excellente ; il ne se nourrit, en effet, que d'herbages, et le va-et-vient des bêtes immondes a pu déranger les aquatiques qui, dans ce cas, ont pris leur vol pour aller se remiser ailleurs. Mais, calmez-vous, ce n'est pas ce qui manque ici, et demain, près du lac de Kalloo, qui a plusieurs milles d'étendue, nous pourrons faire une ample provision de sarcelles et de canards brahmes, si toutefois le Serdar nous en laisse le loisir.

— Pourquoi cette supposition ?...

— Vous connaissez le Sahib aussi bien que moi, voyez... le train seul dont il marche, me fait penser que nous ne perdrons guère notre temps à chasser.

Chemin faisant, le Coureur des jungles arrachait de temps à autre une banane qui se trouvait à sa portée, et il la mangeait sans changer d'allure. Narindra et Samy l'imitaient, en courant sur ses talons sans proférer une parole.

— Ils soupent, fit Rama, et nous ferons bien de faire comme eux, car je commence à croire que c'est l'unique repas que nous ferons aujourd'hui.

— Je ne sais pas comment vous êtes faits, vous autres ; avec une poignée de grains, deux ou trois fruits, vous allez du même pas, des journées entières, sous les ardeurs du soleil ; pour moi, il me faut une nourriture plus substantielle.

En ce moment, un tout jeune faon, dont les andouillers n'étaient pas encore poussés, troublé sans doute dans sa retraite par le bruit, se mit à détalier dans les broussailles.

Barnett épaula et fit feu, l'animal resta sur place. Il courut le ramasser, lui lia les quatre pattes avec une liane sèche, et le tendit à Audjâli qui se chargea volontiers de ce léger fardeau.

— Voilà mon dîner, fit le général en se frottant les mains ; au diable les mangeurs de bananes !

Le Serdar ne s'était même pas retourné.

On approchait de l'étang marécageux où Bob avait eu la veille un si beau coup de fusil ; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, pas une tête de sarcelle ou de canard n'apparaissait, soit sur la plaine liquide, soit dans les herbages des rives.

La supposition de Rama s'était réalisée. Mais une surprise d'une toute autre importance attendait la petite troupe : plus de cinq cents mètres avant d'atteindre la grotte naturelle où devait se trouver la dépouille du rhinocéros, tout le terrain était piétiné, comme si, pendant des mois, une nombreuse compagnie de moutons eût parqué en cet endroit.

— Vous aurez de la chance, fit Rama-Modely à son compagnon, si vous retrouvez même la corne de votre animal ; voyez, les chacals ont passé par là.

— Vous croyez qu'en aussi peu de temps ils seraient parvenus à dévorer ce colosse ?

— Un jour et une nuit !... ils en eussent mangé dix fois autant : il n'y en a pas eu pour tous, soyez-en persuadé. Quand vous saurez que tous les soirs, du coucher du soleil à son lever, deux à trois mille chacals au moins se promènent dans les rues de Pointe-de-Galles, vous comprendrez la quantité innombrable qu'il doit y avoir ici.

— Vous avez raison ; je me rappelle qu'au Bengale, en pleine rue de Chandernagor, un cheval, qui s'était cassé la jambe et que son propriétaire avait abandonné, a été entièrement déchiqueté par ces bêtes immondes en moins de trois heures. Cependant, vous avez paru penser comme moi que la victime d'Audjâli pourrait se trouver encore dans la grotte, lorsque vous avez regretté que sa présence ne nous permit pas de nous y abriter pour la nuit.

— Parce qu'il n'y a pas de moyen terme ; les chacals, quel que soit leur nombre, se suivent tous dans leurs expéditions, et le hasard aurait pu faire qu'ils se fussent portés aujourd'hui sur un côté opposé de la jungle. C'est cette connaissance de leurs mœurs qui m'avait fait parler ainsi. Ou nous devons trouver le corps de l'animal intact, ou il n'en devait pas rester trace, et je vois maintenant que ce sera cette dernière alternative qui sera la vraie. D'un autre côté, ce rhinocéros pouvait être accouplé, et, dans ce cas, le survivant, mâle ou femelle, eût défendu le corps de son compagnon. Vous comprenez qu'en pareille occurrence il eût été dangereux pour nous, malgré la présence d'Audjâli, de camper dans un pareil voisinage.

— Vous me paraissez connaître admirablement les habitudes de la jungle, maître Rama ?

— Mon enfance tout entière s'est écoulée dans ce lieu. Mon père, qui était comme moi de la caste des Charmeurs de panthères, attiré par la répu-

tation de la *vallée des Cadavres*, était venu s'établir à Ceylan, où nous chassions le tigre, le jaguar, la panthère, pour toucher la prime offerte par le gouvernement; et, d'un autre côté, nous enlevions les jeunes félins sous la mère pour les revendre aux fakirs et aux jongleurs de profession. Il y a des années où nous avons pris ainsi plus de deux cents portées, et encore se trouve-t-il en ce lieu des réduits où nul de ceux qui y pénétreraient ne pourrait espérer d'en revenir, tellement les fauves y sont nombreux, même pendant le jour.

— Quelle existence dangereuse ! Comment ne vous êtes-vous pas fait dévorer cent fois ?

— Nous n'enlevions les petits qu'en l'absence des mères ; sans cela ce n'eût pas été possible. Je me souviens qu'un jour nous venions de mettre dans un sac trois jeunes panthères noires, à peine âgées d'une quinzaine de jours, lorsque la mère signale son retour par un rugissement maternel plein de tendresse. Les petits lui répondent du sac... Il n'y avait pas de temps à perdre, ou nous étions perdus. Un banyan se trouvait près de nous ; mon père me fait signe, et nous voilà dans l'arbre. Nous n'avions pas abandonné notre proie, mais les jeunes, qui avaient senti leur mère, geignaient et se démenaient comme des diables ; guidée alors par leurs cris, cette dernière ne tarde pas à nous apercevoir, bien que nous fissions notre possible pour nous dissimuler dans le feuillage. Elle s'élance d'un bond. Nous filons dans les branches élevées ; elle nous suit, et c'en était fait de moi, qu'elle allait atteindre, si mon père, d'un coup de hache, avec une dextérité extraordinaire, ne lui eût coupé une patte de devant. Elle roula en bas du banyan et eut la force de remonter. Mais elle n'avancait plus que lentement, et mon père lui coupa la seconde patte. Cette fois, il lui fut impossible de recommencer son ascension ; toutefois elle se dressait encore, rugissante et menaçante, contre l'arbre qui recélait ses petits. Nous fûmes obligés d'attendre plusieurs heures que la perte de son sang l'eût rendue à peu près inoffensive, et encore s'obstinait-elle à rester au pied de l'arbre, et nous n'osâmes descendre qu'en nous laissant glisser à l'extrémité d'une basse branche.

Quand elle vit que nous allions lui échapper, elle retrouva assez de force pour s'élancer à notre poursuite, marchant quand même sur ses membres mutilés. Cependant elle tomba à mi-chemin, n'en pouvant plus, et mon père termina ses souffrances en lui fendant la tête de sa hache.

— Vous n'aviez donc pas de fusil ?

— Aucun indigène ne pouvait, à cette époque, posséder une arme à feu dans toute l'île de Ceylan.

— Alors, comment faisiez-vous pour chasser les adultes ?

— Nous creusions des fosses que nous recouvrons de branchages dans



Il vit une forme humaine qui s'éloignait en rampant. (Page 92.)

tous les lieux fréquentés par ces animaux, et nous les tuions ensuite à coups de lance, quand ils s'étaient laissés prendre. On trouverait dans cette jungle plus de deux mille fosses, creusées ainsi par mon père et moi dans les vingt dernières années.

— Vous étiez donc seuls à pratiquer ce métier, à Ceylan? interrompit Barnett, que cette conversation intéressait au plus haut point.

12° LIV.      LE COUREUR DES JUNGLES. — LIBRAIRIE ILLUSTRÉE.      12° LIV.

— Oui, seuls ; on nous avait surnommés par dérision les Rajahs de la jungle. Presque tous les Cynghalais sont propriétaires des champs qu'ils habitent et qu'ils cultivent. La terre est fertile, et ils sont heureux, vivant dans une certaine abondance. Le bien-être ne développe pas le courage, et pas un d'eux n'oserait seulement venir passer une nuit dans cette jungle, qu'ils ont baptisée eux-mêmes la vallée des cadavres, bien que, personne d'entre eux ne s'étant jamais exposé à y trouver la mort, les restes humains ne doivent pas y être très nombreux... Aujourd'hui, mon père est mort ; il nous a laissé une petite aisance amassée en commun, et j'ai quitté le métier, qui eût été par trop dangereux à exercer seul, mon jeune frère n'ayant pas été formé aux fatigues et aux dangers de cette rude existence.

— Est-ce que votre père n'a pas succombé dans les massacres d'Hourdwar Sicri ?

— Oui, répondit l'Indou avec un sauvage éclair de haine dans le regard ; il avait voulu finir ses jours dans sa ville natale, et il y a trouvé la mort la plus infâme, car qu'y a-t-il de plus lâche que de massacrer un vieillard de soixante-quinze ans ? Il n'avait aucun parent dans la rébellion ; je n'ai fait cause commune avec elle qu'après cet acte odieux, et rien n'excuse un pareil crime. Aussi, il y a deux hommes dont j'ai juré la mort et que je poursuivrai jusque dans leur pays, si je ne puis les atteindre ici ; ce sont : le major Campbwell, commandant supérieur d'Hourdwar, et le capitaine Maxwell, qui a présidé à cet affreux massacre. Sans la venue du Serdar à Ceylan, où il avait besoin de mes services, je serais en ce moment au milieu des troupes indoues qui assiègent cette forteresse, avec mon jeune frère, pour tenir mon serment. Mais, dès que nous aurons touché à la Grande-Terre, je m'y rendrai en toute hâte ; le Serdar m'a promis un mot de lui pour Nana-Sahib, afin qu'on mette ces deux hommes à ma disposition.

— Part à deux alors, fit vivement Barnett, du moins pour le Maxwell ; nous avons un vieux compte à régler ensemble, et je veux lui proposer un bon duel à l'américaine, carabine au poing, revolver et couteau de chasse au côté ; et en avant la danse !

— Non ! pas de duels avec de pareils hommes, reprit Rama d'un ton farouche ; une mort lente au milieu des plus affreuses tortures peut seule expier le forfait qu'ils ont commis.

— Permettez ! permettez ! Rama, répliqua l'illustre Bob qui tenait à ses idées ; mon compte est bien plus ancien que le vôtre, il s'est ouvert plus de deux ans avant la révolte, lorsque le gredin m'a chassé de mon palais d'Aoude, vous voyez que je dois passer avant vous ; du reste, vous pouvez être sûr que je ne le ménagerai pas, et si par hasard, ce qui est impossible, il venait à me

tuer, eh bien ! j'aurais la consolation de savoir que vous vengeriez ma mort... C'est entendu, n'est-ce pas, vous m'abandonnez le Maxwell ?...

En ce moment la voix du Serdar se fit entendre appelant Rama, ce qui dispensa ce dernier de répondre à l'embarrassante demande du général.

Audjâli s'était précipité en avant, et venait de disparaître derrière un rocher.

— Nous sommes arrivés, n'est-ce pas ? disait le Serdar au chasseur de panthères ; c'est bien là l'excavation dont tu nous parlais au départ, et d'où l'ami Bob a failli ne pas sortir !

— C'est elle, je la reconnais, exclama le général.

— Je crois même, Sahib, répondit Rama, que nous pourrons y camper pendant le temps que vous jugerez nécessaire ; car, si je ne me trompe, les chacals ont dû nettoyer notre appartement.

Les prévisions du chasseur se trouvèrent réalisées en tous points ; il n'y avait pas le moindre vestige du rhinocéros dans la grotte ; les impurs animaux avaient entraîné jusqu'aux derniers ossements, jusqu'à la corne de l'animal dans les broussailles ; seulement les traces du combat de la veille se retrouvaient dans le sol profondément labouré par les pieds des deux colosses.

Audjâli paraissait tout étonné de la disparition de son ennemi, et il grondait sourdement en regardant la jungle, comme s'il se fût imaginé qu'il allait revenir pour recommencer le combat.

Le Serdar décida qu'on se reposerait dans la grotte jusqu'au lendemain matin, et qu'au point du jour se tiendrait le conseil qui devait décider des opérations ultérieures ; il pria chacun, pendant les heures qui allaient suivre, de réfléchir à la solution qu'il trouverait la meilleure, de façon qu'on perdît le moins de temps possible à la discussion.

Le brave Audjâli reçut la mission de se coucher en travers de l'ouverture de l'excavation, afin de veiller sur le sommeil de ses compagnons, et qu'il ne fût pas nécessaire, tout le monde ayant besoin de repos, de faire le quart à tour de rôle, la présence seule de l'éléphant devant suffire à tenir les félins au large.

Ces dispositions prises, le Serdar ramassa au dehors une brassée de feuilles sèches qu'il étendit dans un coin, et sur lesquelles il se coucha ; en huit jours, c'est-à-dire depuis qu'il avait abordé dans l'île, cet homme énergique n'avait pas dormi une heure, et il ne s'était tenu debout, depuis son évvasion, que par un extraordinaire effort de volonté.

Narindra et Samy l'imitèrent à l'instant, car les deux braves Indous

avaient partagé toutes ses fatigues, et, quelques instants après, le bruit calme et régulier de leur respiration indiquait qu'ils s'étaient endormis.

Barnett avait, lui, de tout autres idées sur l'hygiène ; il estimait qu'on ne dort jamais bien le ventre vide, aussi avait-il allumé un feu de bois mort, et recommencé l'opération de la veille, aidé de Rama, qui s'était laissé séduire par ses arguments ; seulement le jeune faon avait remplacé les canards sur la broche primitive, et les deux gourmets avouèrent que c'était tout à leur avantage ; le canard ayant parfois une saveur des marais qui n'est pas toujours du goût de tout le monde, ajouta Bob en manière de consolation.

Quelle nuit étrange les aventuriers passèrent dans la jungle, sous la double protection des rochers et du brave Audjali !

A peine le soleil s'était-il couché que de tous les côtés de la sombre vallée s'éleva le plus singulier et le plus sauvage concert : glapissements des chacals, rugissements des jaguars et des panthères, plaintes stridentes des crocodiles, puissants appels des éléphants sauvages, se mêlèrent jusqu'au matin, éclatant parfois à quelques pas des dormeurs, qui, malgré eux, percevant dans leur somnolence ces bruits significatifs, livraient en rêve des combats fantastiques, dans lesquels cipayes et espions se trouvaient confondus pêle-mêle avec tous les fauves de la création.

Chaque fois que les cris éclataient trop près de lui, l'éléphant grondait sourdement, mais sans quitter le poste où l'avait placé la confiance de son maître. Un peu avant le lever de la lune, cependant, il donna des signes évidents de la plus violente colère ; le jeune Samy, qui s'était éveillé, se leva doucement, et s'approcha de lui pour le calmer ; il lui sembla alors voir glisser, entre les rochers qui précédaient la grotte, comme une forme humaine qui s'éloignait en rampant, et il eut l'idée d'appeler Narindra ; mais cette sensation visuelle avait été si rapide qu'il crut s'être trompé, et se tut, craignant de se faire moquer de lui... Il resta cependant près d'une heure, cherchant à percer l'ombre épaisse qui jetait sur tous les objets le même voile d'obscurité indécise, et, prêtant l'oreille à tous les bruits qui lui arrivaient du dehors..., cependant il ne vit et n'entendit rien qui vint confirmer la vision qu'il avait eue, et il finit par reprendre tranquillement sa place auprès du Mahratte.

Dès l'aube, le Serdar était debout et réveillait tout le monde. C'était le moment qu'il avait fixé pour le conseil, et il ouvrit sans préambules inutiles la délibération.

— Vous connaissez tous, dit-il simplement, la seule et unique question qu'il nous importe de résoudre et qui se résume en ceci : comment pouvons-

nous sortir de cette vallée, dont les deux seules passes accessibles sont gardées par des forces si supérieures que nous ne pouvons les aborder de haute lutte, et il faut que nous en sortions ?

J'ai mûrement réfléchi hier pendant une partie de la journée, et j'ai fini par m'arrêter à une idée que je crois praticable ; quand vous m'aurez fait connaître les vôtres, je vous dirai si la mienne est préférable. L'usage est de donner en pareil cas la parole au plus jeune. A toi donc, Samy, de nous communiquer le premier le résultat de tes réflexions.

— Je ne suis qu'un pauvre serviteur, Sahib, et, à mon âge, quel conseil puis-je vous donner ? Cependant, si j'avais à sortir, je monteraï sur Audjâli, et, protégé par le haoudah, je chercherais à forcer la passe du nord, qui nous rapproche le plus de la côte indoue, une de ces nuits prochaines, avant le lever de la lune.

— Ce ne serait point mal, si nous n'avions que quelques lieues à faire ensuite pour atteindre le détroit de Manaâr, dans lequel croise le patron Cheik-Toffel, avec sa goélette pour nous ramener dans l'Inde ; mais, une fois sortis de la vallée, nous aurons soixante lieues à parcourir avant d'arriver à la pointe de l'île, et cela dans un pays ennemi, soulevé contre nous, car il faut bien nous rappeler que tous les habitants de la campagne sont Cynghalais, c'est-à-dire nos adversaires acharnés, les Anglais leur ayant persuadé que si la révolution triomphait les Indous reviendraient immédiatement conquérir Ceylan pour convertir de force tous les indigènes au brahmanisme... Cependant, si on ne trouvait pas mieux, ce serait à essayer. A toi, Narindra.

— Je pense, Sahib, que nous devrions tous nous séparer, et tenter, ce soir même, l'ouverture par la passe du sud que nous connaissons bien, puisque c'est celle par laquelle nous sommes descendus. Au milieu de l'obscurité, nous pouvons, en rampant, passer d'autant plus facilement, qu'il y a des parties boisées qu'il est impossible de surveiller assez étroitement, et que les cipayes seront d'autant moins sur leurs gardes que tout le monde s'attend à ce que nous essayions de nous évader par le nord. Nous redescendrions isolément à Pointe-de-Galles, où nous pourrions trouver asile chez les Malabares, nos adeptes, qui nous procureraient ensuite l'occasion de passer sur la Grande-Terre.

Samy, qui n'est connu de personne à Pointe-de-Galles, resterait ici un jour ou deux avec Rama-Modely, que l'on ne soupçonne pas avec nous, sous le déguisement qu'il avait pris, et tous deux ramèneraient Audjâli qui, ayant recouvré sa couleur noire, ne pourrait pas être pris par les cipayes de garde à la passe pour l'éléphant blanc qui a favorisé notre évasion.

Samy et Rama pourraient donc traverser tranquillement le poste, comme des gens qui viennent de chasser dans la jungle, eu égard à l'ancien métier de charmeur de panthères, personne ne s'étonnerait qu'ils aient passé plusieurs jours dans la vallée... J'ai dit.

— Excellent projet, fit le Serdar, et nous nous déciderons peut-être à l'adopter avec une modification que je vous ferai connaître, si nous ne nous arrêtons pas à une autre combinaison... A toi, Rama.

— Ma foi, je me rallie au plan de Narindra ; je ne suis qu'un charmeur de panthères, et si je connais bien les ruses des animaux dans la jungle, mon cerveau n'entend rien à l'art de former des combinaisons.

— En ce cas, il ne reste plus que toi, mon cher Bob, fit le Serdar en souriant malicieusement, car il n'avait qu'une médiocre confiance dans la subtilité d'esprit de son vieux camarade.

— Ah ! oui, c'est ce que je me disais, répondit Barnett de l'air d'un homme qui réfléchit profondément, voilà mon tour qui arrive... Hein ! le point le plus important... hein ! est de sortir d'ici... et le plus vite possible... hein ! hein ! car il est clair comme le jour que si nous ne parvenions pas à nous en échapper... hein !... il arriverait indubitablement que... que... enfin vous me comprenez et God bless me ! mon avis est que ce n'est pas les cinquante vanu-pieds qui sont là-haut qui peuvent, mille tonnerres, nous empêcher de passer... voilà mon avis !

— Et tu as mille fois raison, mon cher général, lui dit le Serdar avec un sérieux imperturbable ; il faut que nous sortions, et nous sortirons... mille bombes ; nous verrons bien si on peut nous en empêcher.

Et il se détourna un instant pour ne pas rire au nez de son ami. Barnett se rengorgeait, persuadé qu'il venait d'émettre le meilleur de tous les avis... Dans la suite, chaque fois qu'il lui arriva de conter cette aventure, il ne manqua jamais de terminer ainsi : « Enfin, grâce à une audacieuse combinaison que je suggérai à mes compagnons, nous pûmes sortir de ce mauvais pas. »

Le Coureur des jungles ayant à la fin reconquis son sérieux, reprit la parole en ces termes :

— Le meilleur projet n'est pas celui qui nous offre le moins de dangers à courir, mais bien celui qui nous permettra de partir le plus vite pour Pondichéry.

— Bravo ! fit Barnett ; c'est entièrement mon opinion.

Le Serdar poursuivit :

— Le projet de Narindra serait le mien, en y ajoutant ce léger changement, qu'au lieu de nous séparer pour rentrer à Pointe-de-Galles de nuit, étant donné ce fait que Samy et Rama n'exciteraient aucun soupçon, nous y

reviendrions tous en plein jour, au nez et à la barbe des cipayes du poste; seulement Narindra, Bob et moi, nous nous tiendrions cachés au fond du haoudah, tandis que Samy et Rama s'installeraient tranquillement aux places habituelles, Rama à celle du maître, et Samy sur le cou, faisant office de cornac. Il n'y a pas d'apparence que les soldats de garde s'amusassent à visiter l'intérieur du haoudah, et nous trouverions très bien, comme l'a dit Narindra, un lieu de refuge chez nos amis malabares... Mais quand et comment quitterions-nous Pointe-de-Galles, ville sans commerce, fréquentée seulement par les paquebots? Prendre passage sur celui qui fait le service de la côte indoue, serait chose assez difficile, vu la surveillance exercée; on pourrait cependant le tenter, si partie d'hier seulement ce navire ne devait revenir que dans un mois... Or, dans un mois il faut que le sud de l'Inde soit déjà en pleine révolte, et nous sur la route du Bengale en route pour Lucknow et Hourdwar Sicri, où nous appellent d'importants devoirs.

En prononçant ces dernières paroles, la voix du Serdar avait légèrement faibli, une subite émotion qu'il n'avait pu complètement réprimer s'était emparée de lui à la pensée de l'antagonisme qui allait peut-être s'élever entre Rama-Modely et lui, au sujet du sort du major Campbwel que l'Indou considérait comme le meurtrier de son père. Et il savait que la vénération du père est telle dans l'Inde, que jamais le charmeur de panthères ne renoncerait à sa vengeance; il eût déshonoré sa famille jusqu'à la troisième génération.

Cependant, il se remit rapidement et continua :

— Ce projet eût été le meilleur de tous, si nous avions eu un moyen quelconque de prévenir Cheik-Toffel, le patron de la *Diane*, qui croise en ce moment au large du détroit de Manaar, attendant notre retour. Nous serons cependant obligés de l'adopter, car c'est celui auquel je m'étais arrêté si la tentative que j'ai résolu de faire ne nous conduit à aucun résultat. Sur ce point, Rama seul peut nous renseigner, c'est donc à lui que je m'adresse spécialement.

— Je vous écoute, Sahib.

— L'opinion commune est qu'il n'y a que deux passes pour sortir de cette vallée, mais deux passes relativement larges et praticables; il me paraît cependant impossible, que du côté de la mer, il ne se trouve pas un seul endroit, où un homme résolu, en s'aidant des rochers, des arbres, des broussailles, ne puisse parvenir au sommet des pentes qui, de l'autre côté, se terminent en falaises sur la mer; que dis-tu de cette pensée?

— Je me suis dit cela vingt fois comme vous, Sahib, répondit le charmeur; je me rappelle que souvent dans mon enfance j'ai pu grimper jusqu'à mi-

côte en divers endroits, pour aller à la recherche des nids de tourterelles; mais je n'ai pas souvenance d'être jamais allé jusqu'au sommet.

— Crois-tu la chose impraticable ?

— Non ! mais sans pouvoir rien affirmer. Cela n'a jamais été tenté, car dans tous les cas la réussite eût été sans intérêt : le côté qui regarde la mer se compose de falaises abruptes et inhabitées, l'ascension périlleuse que l'on eût pu dès lors faire de ces escarpements du côté de la vallée n'eût servi à rien.

— Oui, mais pour nous ce serait le salut : dès qu'on a dépassé la vallée, les pentes s'abaissent considérablement vers la mer, et, au milieu des forêts de cocotiers et de palmiers dont elles sont garnies, nous pourrions, en suivant constamment le rivage, où nul ne soupçonnerait notre présence, y gagner en cinq ou six jours le détroit de Manaar, où notre goélette nous attend, et nous voguerions sur Pondichéry alors qu'on nous croirait encore au milieu de la vallée des Cadavres.

— C'est une idée merveilleuse, Sahib, fit Rama après quelques instants de réflexions; et mon avis est que nous devons sans plus tarder nous mettre à la recherche du lieu où nous pourrions le plus facilement tenter l'assaut de ces hauteurs.

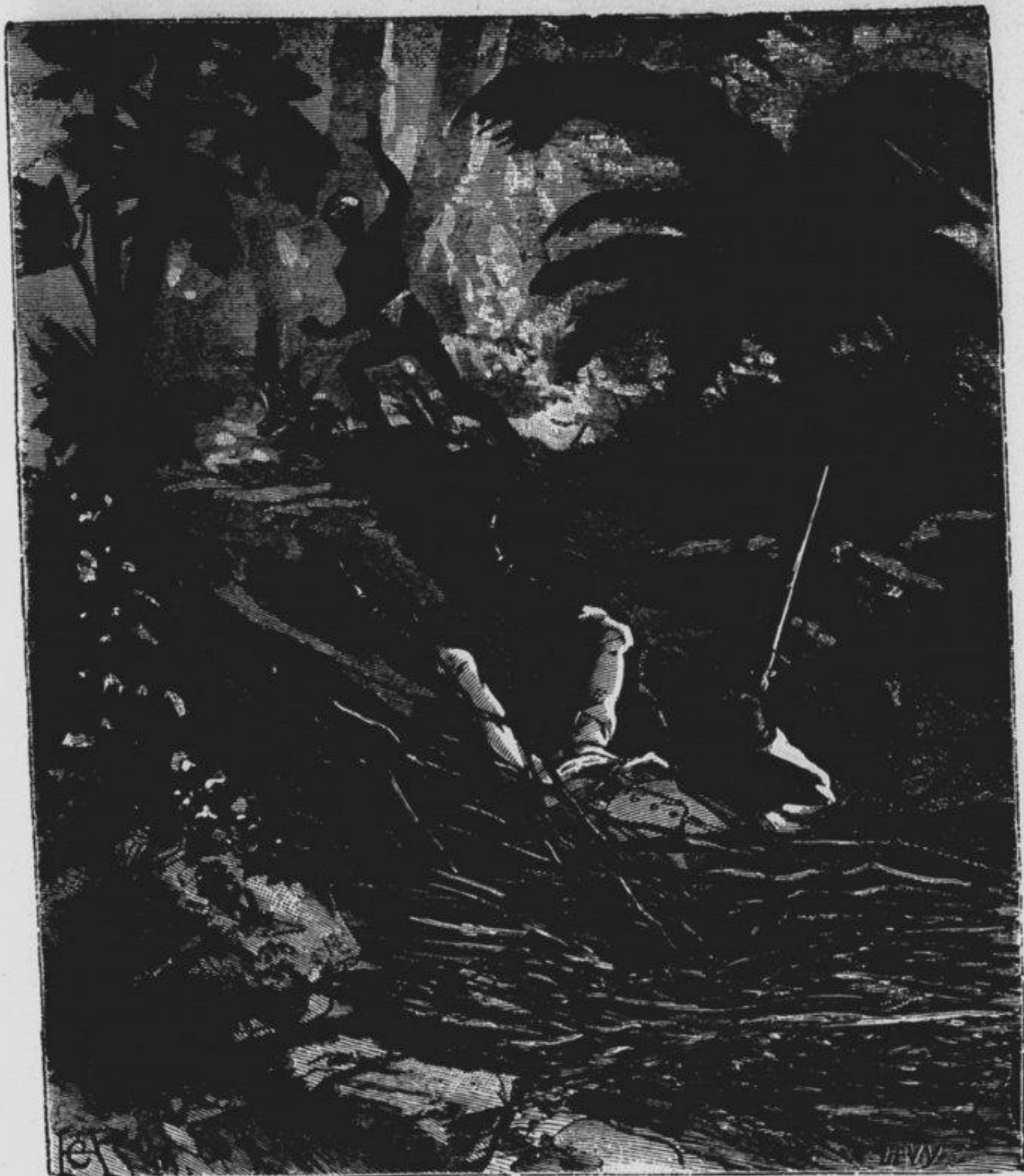
— God bless me ! voilà qui est parlé, partons de suite... gravissons... escaladons... mille tonnerres; la rapidité dans la décision, la promptitude dans l'exécution... voilà mon avis; suivons-le, c'est le bon.

— Le meilleur moyen d'opérer promptement, comme le dit si bien le général, poursuivit Rama, serait de nous échelonner de distance en distance; chacun chercherait de son côté et reviendrait, à un lieu de rendez-vous que nous pouvons fixer, faire connaître le résultat auquel il serait parvenu. Il n'y a pas de crainte à avoir que l'un de nous puisse s'égarer, puisque nous suivrons tous le bas de la montagne, à l'aller comme au retour.

— Voilà qui est sagement raisonné, Rama, et nous n'avons qu'à partir; mais auparavant il est utile, comme tu le dis, de fixer un lieu de rendez-vous, où tout le monde devra être revenu, ce soir, une heure au moins avant le coucher du soleil; après une nouvelle nuit de repos, nous nous mettrons en route demain matin.

— La distance qui nous sépare des versants qui donnent sur l'Océan n'est pas si grande que nous ne puissions conserver cette excavation comme lieu de campement et de repos; on pourrait donc, en l'adoptant, y laisser Audjâli qui ne ferait que nous embarrasser dans nos recherches.

Cette idée du charmeur fut adoptée à l'unanimité; et le Serdar, pour éviter à Bob, dont la corpulence indiquait l'inutilité, une promenade fati-



... Et il disparaît dans une fosse à panthères. (Page 102.)

gante et sans résultat probable, exprima l'opinion qu'Audjâli pourrait commettre une bévue, ou s'égarer dans la jungle à la poursuite de quelque tigre, s'il restait seul, et que l'un d'eux devait *se dévouer* pour le garder.

L'idée adoptée, on chargea le sort du choix... et comme il est toujours avec le sort des accommodements, le sort complaisant tomba sur Barnett, qui déclara noblement accepter cette corvée dans l'intérêt de tous.

13° Liv.

LE COUREUR DES JUNGLES. — LIBRAIRIE ILLUSTRÉE.

13° Liv.



Au fond, il jubilait... toute une journée de loisirs et de farniente, et la liberté de cuisiner tout à son aise... le marais n'était pas loin, et il serait bien revenu à son intention quelques-uns de ces fins canards dont il voulait à toute force goûter ; c'était passé chez lui à l'état d'idée fixe, une vraie maladie... et ce n'est pas pour rien qu'il en avait, pendant une heure, humé l'odorant fumet ! Il n'était certes pas un gourmet, un délicat mangeur, ce sont les qualités des races affinées que ne possède pas le véritable Yankee ; mais il avait, comme tous ses compatriotes, une âpreté de désirs et une ténacité peu commune, qu'il appliquait aussi bien aux petites choses qu'aux grandes. Qu'il s'agit d'un canard à manger, ou de sa vie à jouer dans une expédition, il subissait le même entraînement violent, brutal, quitte à ne plus même se souvenir, ses désirs une fois satisfaits, de l'idée qui les avait fait naître. Pour le moment, après des mois de courses aventureuses, de fatigues inouïes et d'héroïques témérités, il sentait le besoin d'être son maître pendant vingt-quatre heures, de jouer au sybarite dans la jungle, de ne rien faire, de se chauffer au soleil, et, surtout, de manger du canard brahme... Que voulez-vous ? les plus grands hommes ont leurs faiblesses.

## CHAPITRE II

Excursion dans la vallée des Cadavres.

L'exploration. — Le Coureur des jungles seul dans la forêt. — Rêves du passé.

En éveil ! — Bruits mystérieux. — Alerte. — Pris au piège.

Inutiles appels. — Les cobras-capellos. — Scène inénarrable. — Les réflexions de Barnett.

Encore Audjali. — Singulier sauvetage.

La délibération n'avait pas duré dix minutes, et la jungle commençait à peine à s'éveiller à la lumière, lorsque les quatre hommes, le Serdar en tête, reprirent le chemin qu'ils avaient parcouru la veille : une heure leur suffit pour atteindre l'extrémité sud de la vallée, dont la largeur, en cet endroit, ne dépassait pas trois kilomètres ; cette courte distance fut franchie rapidement, et on se trouva alors au pied des escarpements qui, de l'autre côté, se terminaient en falaises sur la mer.

La vallée, ainsi que nous l'avons dit, se prolongeait du sud au nord sur une longueur d'environ quinze à seize lieues ; mais, de l'avis de Rama, qui connaissait admirablement la disposition, on ne pouvait espérer de réussir à trouver un passage dans le premier tiers de cet espace, les deux autres se